

ZAYO

Thierry Salque

Zayo

Roman

Éditions Persée

Ce livre est une œuvre de fiction. Les noms, les personnages et les événements sont le fruit de l'imagination de l'auteur et toute ressemblance avec des personnes vivantes ou ayant existé serait pure coïncidence.

Consultez notre site internet



© Éditions Persée, 2019

Pour tout contact :
Éditions Persée – 38 Parc du Golf – 13 856 Aix-en-Provence
www.editions-persee.fr

*Merci aux enfants qui m'ont inspiré,
maintenant adultes, ceux des Bordes.*

*Je dédie cette histoire à mes
neveux adorés, Romain et Sarah.*

PROLOGUE

La Baraque Daquin, quinze heures

— **E**h, regarde : un chabot.
— Une petite éclaboussure à la surface. Comme si on avait jeté un caillou. Puis plus rien. Le flot calme du fleuve, scintillant au soleil, coule paisiblement entre les berges escarpées.

Le chabot a filé.

— J'l'ai pas eu, constate Zayo, une note déçue dans sa voix claire.

C'est un enfant châtain de dix ans, arqué sur sa canne à pêche. Il tourne son regard vers moi. Deux feux brillent au fond des yeux bruns.

Je réponds en pointant Jérôme :

— Ton frère, lui, c'est pas mieux. Il commence même à s'énerver.

L'enfant a un rire amusé. Son frère Jérôme, huit ans, se tient campé sur sa longue perche noire, à quelques pas de là. Crispé sur sa gaule, il scrute attentivement l'eau au-dessous de lui, tout en marmonnant son impatience.

Soudain, il s'agite et se retourne vers nous.

— Il vient de filer... Un gros ! J'l'avais agrippé et il a filé.

— T'as trop tiré, réplique Zayo.

— Non, j'ai pas trop tiré.

Un grand hochement de tête clôt la discussion. Jérôme, avec une grimace, reprend sa contemplation têtue des flots.

Je regarde Zayo, qui ramène doucement la gaule, sans trop tendre le fil. Son bouchon rouge flotte mollement, dodelinant tout seul au fil de l'eau.

Le gosse sourit, les yeux rivés à son bouchon. Il me demande :

— On est meilleurs que lui, hein ?

Un léger vent fait danser ses frisettes. Il ajoute, avec cette petite voix douce qu'il prend chaque fois qu'il me parle :

— Pour la pêche, on est les plus forts.

Je souris à mon petit vantard. On n'avait pas pris l'ombre d'un poisson.

— Ouah, la force !

Son rire clair s'élève soudain dans l'air doux. Pour tenter d'attraper le soleil... Qu'il fait beau cet après-midi !

Ce sont les vacances, au mois d'août. On est debout tous les trois sur la berge de la Meuse, près du chemin de halage. Là où les eaux argentées forment un large coude avant de se perdre plus loin, derrière les prés verdoyants.

Le soleil éclabousse tout le coin d'une chaude lumière et le petit nez de Zayo bronze.

On est seuls au bord de l'eau. Pas un chat, pas même un poisson. L'air vibre et mon cœur bat très fort.

Je m'accroupis au côté de Zayo, pour contempler la surface évanescence du fleuve, guettant le prochain chabot. L'enfant pose une main sur mon épaule et me souffle à l'oreille :

— Dis...

— Oui ?

Ses frisettes brunes flottent doucement dans la brise.

— Tu sais, mon grand-père, ce matin, il en a pris un gros comme ça.

— Un chabot ?

Zayo rit. Il riait souvent pour pas grand-chose... Un floc retentit du côté du frère qui s'exclame soudain après son poisson mais nous n'y prêtons pas attention.

— Non, un barbeau, un grand.

Mouvement de bas en haut du bras droit, celui qui tient la canne, qui s'en va chatouiller les nuages au-dessus du fleuve.

— Il a mis un quart d'heure pour décrocher l'hameçon ! Tu te rends compte ? Il était enfoncé tout au fond de la gorge.

Je m'étonne, épouvanté :

— Enfoncé tout au fond de la gorge ? Ton pauvre grand-père !

— Non, dit Zayo en s'étouffant de rire, pas mon grand-père, l'hameçon.

Il serre alors sa prise et se penche vers moi. Dans ses yeux rieurs, malice et tendresse jouent la farandole, au-dessus des taches de son. Il me tapote soudain la tête avec sa main libre : toc toc toc. Puis il se tourne vers sa gaule et reprend :

— Avec un barbeau c'est dur, tu sais, pour enlever l'hameçon quand il est tout au fond de la gorge.

Un papillon passe devant nous et le frère crie quelque chose, agitant sa canne dans l'air doré.

— Et puis, j'ai construit une cabane, tu sais là-bas où il y a les arbres ronds.

— Euh...

— Au canal. Près du pont mais de l'autre côté. Il y a une plaque par terre et j'ai fait une cabane, là, avec des planches.

— Toi tout seul ?

— Oui.

Les taches de son rigolent gentiment.

— Tu sais, pour les copains...

Je lève la tête :

— Je pourrais y venir aussi ?

— Oui, on ira après.

— Trois, crie le frère en ramenant un poisson blanc au bout de son fil.

Contre moi, Zayo semble dormir, sa canne à la main. Il ne bouge plus, il attend. Une petite sauterelle brune a sauté dans ses baskets. Ça ne l'a même pas réveillé...

Rien. Tout est calme à la surface de l'eau. L'instant s'arrête. Rien que pour nous.

1^{RE} PARTIE :
LES CAGOULES NOIRES

Christelle Hopeur, la célèbre présentatrice, modèle publicité pour dentifrice, repoussa la mèche blond cendré qui lui tombait sur les yeux, toussota et attendit. Elle venait de régler son siège pour la troisième fois. Son talon droit tapait nerveusement le pied du bureau, devant elle. Sur l'écran de son prompteur, un message lumineux était affiché : *Direct dans dix secondes. Neuf, huit...*

Le décompte défila lentement, la fusée allait partir.

Direct!

— Mesdames et messieurs, bonsoir, commença Christelle Hopeur de sa voix sucrée... Une attaque a eu lieu cet après-midi à la Banque Agricole. De nombreux hommes, cagoulés de noir et bien armés, ont investi les locaux de la banque, près des Grands Magasins. Le système d'alarme n'a pas fonctionné. Les braqueurs avaient peut-être des complices à l'intérieur. Ils ont fait main basse sur les réserves de billets entreposées dans les coffres. On ne sait pas encore comment ils ont réussi à les forcer...

« Leur forfait accompli, ils ont pris la fuite à bord de deux fourgons blindés, empruntés à la banque. Ils ont malheureusement réussi à semer les forces de police dépêchées sur place et sont à présent totalement introuvables. En ligne, notre correspondant sur place, Arnaud Lefebvre. Arnaud, quelles informations avez-vous sur ce spectaculaire cambriolage? »

À l'écran, un jeune type en complet cravate s'accrochait à son micro, dans une rue bondée :

— En sortant de la banque, les braqueurs ont pris en otage une dizaine de personnes parmi les badauds, dont plusieurs enfants. Les Cagoules, c'est le surnom que leur ont donné les gens dans la rue, ici, se sont enfuis à bord de deux fourgons de la Banque Agricole qui les attendaient. Ils n'ont malheureusement pas pu être identifiés par les caméras de surveillance. Nous ne sommes toujours pas en mesure de vous communiquer leur nombre exact.

« C'est en tout cas un véritable commando puissamment armé qui a fait irruption dans le hall de la Banque Agricole, avenue Simone Veil. Il a semé la panique parmi les clients. Sous la menace, les Cagoules se sont fait remettre les réserves d'argent des coffres, soit près de quatre millions. Les bandits étaient parfaitement renseignés sur l'emplacement de la chambre forte qu'ils ont investie sans problème, certainement grâce à des complicités internes. L'alarme de la banque ne s'est pas déclenchée.

« En ressortant avec leurs sacs, ils sont tombés sur des inspecteurs en patrouille dans la rue. Une fusillade a éclaté, deux passants ont trouvé la mort et plusieurs ont été blessés. Mais surtout, dans la panique, les braqueurs se sont saisis de badauds, pris au hasard dans la foule qui sortait des Grands Magasins tout proches. Certains passants ont raconté qu'ils avaient cru qu'on tournait un film. »

Le visage de Christelle Hopeur réapparut sur l'écran du téléviseur :

— En attendant, les hommes aux cagoules noires ont disparu dans la nature. Notre invité de ce soir est le commissaire principal Malo... Monsieur le commissaire, comment se fait-il qu'en plein jour et en plein centre-ville, un véritable commando armé ait pu ainsi s'emparer de simples passants et s'enfuir avec ces otages sans même être inquiété?...

Après la réponse balbutiante du pauvre commissaire, Christelle Hopeur derrière sa mèche enchaîna, tout à sa joie des parts d'audience fantastiques que la chaîne faisait certainement :

— Des familles se sont retrouvées soudain séparées, comme cette mère sortant des Grands Magasins, dont l'enfant qui traînait en arrière a été emmené sans ménagement par les bandits... Madame, pouvez-vous nous dire, nous savons combien c'est difficile pour vous, comment cela s'est passé ?

— Je ne sais pas, je ne sais plus, balbutiait la pauvre mère. Tout le monde criait dans la rue. Des cris, des coups de feu !

La femme maîtrisa un sanglot, elle reprit d'une voix hachée :

— Ces coups de feu tout près... Les gens criaient. Tout le monde s'agitait, courait dans tous les sens. J'ai été bousculée. J'ai à peine vu des hommes en noir surgir derrière moi. Juste là où mon garçon devait se trouver. Ils avaient des cagoules sur la tête. Et des armes. J'étais paralysée. Ça a été si vite. Ils l'ont emmené. Je ne l'ai même pas entendu m'appeler. Tout le monde était affolé, ça tirait. Des gens tombaient sur le trottoir. Et mon garçon...

Des larmes interrompirent le bouleversant témoignage et Christelle Hopeur, un sourire gêné sur les lèvres, se tourna vers la caméra trois.

— Nous venons d'apprendre que les fourgons utilisés par le commando ont été retrouvés abandonnés à la sortie de la ville, sur la route d'Escobar. Les Cagoules ont dû changer de véhicules pour ne pas être repérés. La police pense que la bande sera bientôt localisée. Nous vous tiendrons informés par un flash spécial s'il y a du nouveau dans cette regrettable et affligeante affaire. On compte pour l'instant, rappelons-le, deux morts et plusieurs blessés, de simples malheureux passants qui se sont soudain retrouvés au milieu d'une fusillade, causée par la brusque apparition, par l'imprudence et peut-être même l'incompétence des inspecteurs de police de notre île.

« Un débat au parlement a d'ailleurs commencé à ce sujet... »

Le sourire figé de Christelle Hopeur disparut, tandis que l'homme éteignait le poste.

— Ça va, souffla-t-il à son second derrière lui, avachi sur son fauteuil. Ils ne savent pas où nous sommes, ils nous ont bêtement paumés.

— Eh eh eh, répondit l'autre.

Un rire gras et méchant retomba sur les dalles de ciment. Les deux hommes étaient vêtus de noir et une cagoule noire masquait leurs traits. Ils étaient dans un petit salon crasseux. Derrière le fauteuil, sur un vieux canapé ou debout contre le mur, d'autres types en noir avec une cagoule noire sur la tête. Même la pièce était noire : les volets fermés la maintenaient dans une pénombre moisie. Ça avait dû être une belle baraque mais il y a très longtemps. Maintenant c'était délabré de partout. Ça sentait fort la pourriture et le champignon.

— Va voir à la grange, commanda l'homme qui avait éteint la télé. Vérifie les issues et fais relever les sentinelles.

— Très bien chef, répondit le rire gras.

Il sortit, six gars noirs sur ses talons. Il traversa une cour et approcha nonchalamment d'une vaste grange en bois à l'autre bout. Des Cagoules faisaient le guet tout autour. Il s'assura que le cadenas fermait bien, remplaça les sentinelles, et fit le tour de la bâtisse. Les ouvertures avaient été bouchées par des planches vermoulues à grand renfort de clous. La porte de derrière était aussi cadénassée. Le rire gras sourit, satisfait : les prisonniers ne risquaient pas de s'échapper.

C'était la ferme du Grand Carré. Ils nous avaient enfermés dans la grange. On était là, assis ou couchés à même le sol, dans la poussière. Certains, hagards, faisaient les cent pas dans l'obscurité, avec des têtes de somnambules mal endormis. D'autres